

Il n'y a pas à se plaindre du prix auquel se vend le bon beurre salé, et nous ne doutons pas que si les cultivateurs mettaient plus de soin à faire le beurre, et le bien paqueter dans des tinettes ou autres vaisseaux bien fermés aux deux bouts, ils n'en obtinssent un prix plus élevé. Quiconque connaît par expérience les soins qu'il faut apporter pour faire et bien conditionner le beurre, et ce qu'on perd à y manquer, ne trouvera pas à redire à ce que nous en disons. Il est néanmoins au pouvoir de celui qui fait et conditionne, ou sale et paquette du beurre, de prendre la peine et le soin nécessaire, et il importe d'autant plus de le faire, que la quantité de beurre est plus considérable, et que la différence entre du beurre bien conditionné et d'autre qui ne le serait pas, pourrait aller de deux à quatre sous par livre. Avec le soin et l'attention convenables, on peut faire en Canada d'aussi bon beurre que dans tout autre pays, et comme nous venons de le dire, la chose n'est pas sans importance pour les cultivateurs. Indubitablement les vaches laitières demandent à être nourries et soignées convenablement, l'hiver comme l'été, sans quoi on ne pourrait s'attendre à faire de bon beurre. Les exposer à une chaleur intense, l'été, sans leur procurer d'abri, ou leur faire faire de longues routes d'un pavage à un autre, c'est leur faire beaucoup de tort, et c'est ce qu'on devrait éviter. Ces circonstances peuvent être regardées par quelques-uns comme n'étant pas d'une grande importance ; mais tel n'est pas le cas. On voit tous les jours sur les marchés du beurre de mauvais goût et de mauvaise couleur, tandis qu'il y en a d'excellent, quant à la couleur et au goût. La raison en est, et il ne peut pas y en avoir une autre, que les uns donnent les soins convenables aux vaches laitières et à la laiterie, et que les autres ne le font pas. Ceux qui négligent les petites choses dans quelque partie que ce soit de

l'économie rurale, ne peuvent pas être de bons agriculteurs ou producteurs.

La quantité de volaille apportée au marché, cet hiver, a été considérable, jusqu'à présent : elle est de bonne qualité et à un prix raisonnable. La volaille est, et pourrait toujours être, un article, ou item considérable des produits du cultivateur. L'entretien des oiseaux domestiques n'est pas très coûteux, et ils font l'ornement de la basse-cour. Leur plume peut être employée utilement dans la famille, et si elle n'y est pas nécessaire, elle peut être vendue à un bon prix. Les poules, les canards, etc., détruisent une quantité prodigieuse d'insectes, qui sont des pestes pour l'agriculture. Si l'on entretenait une plus grande quantité de volaille, et si l'on ne tirait pas sur les oiseaux, pour le seul plaisir de les tuer, nous verrions moins d'insectes nous troubler et endommager nos moissons. Nous devrions indubitablement ne pas troubler les oiseaux qui nous visitent, durant l'été.

Il est agréable de voir un grand nombre d'articles de manufacture domestique apportés au marché par les cultivateurs et par leurs femmes et leurs filles, et tous fabriqués par elles, à leurs demeures, avec le produit de leurs terres, en laine ou en lin. Cela montre beaucoup d'industrie dans la portion féminine de la classe agricole. Elles offrent à vendre de très bonne étoffe canadienne, de la flanelle, de la toile, non pas fine, mais très convenable à l'usage de la campagne et de la classe laborieuse. La toile et la flanelle sont fortes et de bonne durée, et si les gens de la campagne savaient blanchir leur toile, le tissu en deviendrait plus doux, et elle acquerrait beaucoup plus de valeur. Ce blanchiment pourrait être fait par la famille du cultivateur, mais peut-être qu'alors la toile ne pourrait pas être prête pour le marché la même année que le lin serait cueilli. Nous croyons néanmoins que le plus haut prix qui serait donné pour